

FEUILLETON DU "SAMEDI", 22 OCTOBRE 1898 (1)

UNE ERREUR JUDICIAIRE

ROMAN MILITAIRE INEDIT

XL

La Belle Alsacienne

(Suite)

Ces aventures courantes n'avaient pas assez d'imprévu pour elle. Elle attendait l'arrivée d'un prince charmant ; elle le voulait beau, riche et complètement épris.

Mais le prince rêvé ne se présentait pas, et l'ambitieuse Camille redoutait de voir sa jeunesse et sa beauté se consumer dans le labeur journalier, sans aucun espoir d'avenir.

Après Camille, la plus jolie ouvrière de Mme Verdelet était sans contredit Anna Charvet. Blonde et mignonne, les cheveux frisés, le nez légèrement retroussé, la bouche attirante et le regard frippon, elle avait toutes les grâces de la Parisienne dans la fraîcheur de son printemps.

Les séductions éphémères de ce qu'on est convenu d'appeler la "beauté du diable" éclatent en ces gentils trottins que les messieurs âgés se plaisent, de la terrasse d'un café, à voir passer, leur carton à la main, du pas rapide d'une jeune fille qui fait ses courses sans chercher aventure.

Anna n'était pas moins romanesque que Camille ; mais elle n'avait personne pour la retenir sur le bon chemin. Sa mère était morte depuis longtemps, et son père, avec qui elle demeurait, passait toutes ses soirées au café, d'où il revenait, la plupart du temps, en état d'ivresse.

Anna et Camille habitaient la rue Montparnasse. Elles se rejoignaient, le matin, pour partir à l'atelier, et en partaient, le soir, de compagnie.

Leur conversation roulait sur les feuilletons qu'elles avaient lus. Elles s'indignaient contre le traître de l'histoire passionnante ; elles déploraient les infortunes de l'enfant volé à sa mère et qui, avant de retrouver sa famille éplorée, passe par toutes les misères ; elles croyaient pouvoir déviner le dénouement, et si, arrivées à la fin du récit, elles ne s'étaient pas trompées, elles s'écriaient avec une joie d'enfant : "Hein ! je te l'avais bien dit, ça devait finir comme ça ; ça ne pouvait pas finir autrement !"

Mais à force de s'intéresser à des aventures imaginaires, on fait un retour sur soi-même et on regrette de couler la plate existence des gens rivés au travail quotidien ; on voudrait bien, à son tour, devenir une héroïne, avec sa petite histoire, avec un beau dénouement. Du rêve à la réalité, il n'y a guère que la distance de l'occasion.

Or, l'occasion, ce n'est pas ce qui manque à Paris. Anna la trouva en la personne d'un jeune ouvrier tapissier, Arthur Béliard, attaché à un grand magasin de nouveautés de la rive gauche. Très habile dans son métier, Béliard n'avait pas son pareil pour draper une garniture de croisée dans les salons du noble faubourg. Il se faisait de bonnes journées, était mis comme un seigneur et posait pour l'homme du monde.

Ce n'était pas le prince rêvé par Anna ; mais Arthur avait pour lui une jolie figure de bellâtre, un regard chargé de fausse tendresse et des cheveux noirs admirablement plantés. Anna l'aima tout de suite. Où l'avait-elle connu ? Peu importe ! Il lui avait plu à première vue et elle s'était sentie prise.

Néanmoins, comme elle connaissait le danger, elle tint Arthur à distance pendant deux mois, qui semblèrent interminables à l'entrepreneur tapissier. Il promit le mariage, mais sans en fixer la date. Il prétendit que sa mère, qui exerçait un petit commerce à Denain, voulait le contraindre à épouser une jeune fille dotée de vingt mille francs et pourvue d'espérances, qu'elle s'opposerait à leur union.

— Eh bien ! lui dit Anna, vous savez ce qu'il vous reste à faire.

— Quoi donc ? demanda Arthur sur un ton d'effroi.

— Envoyez des sommations respectueuses à votre mère, et je vous accompagnerai à la mairie.

Ainsi mis au pied du mur, Arthur balbutia des objections sans valeur. Puis, sûr de la victoire, il s'éloigna en disant :

— A ma mère, jamais ! Elle me maudirait !

Cette grande phrase, qu'il avait entendue au théâtre Montparnasse, dans un drame démodé, produisit un grand effet sur l'esprit

d'Anna. Et, tout en rentrant chez son père, où elle trouva la maison plus vide et plus triste que jamais, elle se répétait : "C'est pourtant vrai, ce pauvre Arthur ne peut pas s'exposer à être maudit par sa mère !" Elle prit une résolution héroïque.

— Je ne le reverrai jamais ! s'écria-t-elle.

Chaque soir, en revenant de l'atelier, il lui fallait faire le ménage et préparer le dîner. Le père, employé comptable dans une maison de gros, rentrait sur les huit heures, et si, par hasard, il ne trouvait pas la maison en parfait état de propreté et le dîner cuit à point, le couvert mis, il entra dans des fureurs d'alcoolique.

Ce soir-là, Anna perdit tant de minutes à rêver d'Arthur et de la mère d'Arthur qu'elle en oublia son fricot. Tout était brûlé dans la casserole lorsque le père arriva brusquement, suivant son habitude.

— Quelle odeur ! s'écria-t-il ; on est empesté.

Il pénétra de suite dans la cuisine et constata le désastre. Il se fâcha stupidement, accablant la pauvre fille de reproches exagérés, d'insultes qu'elle ne méritait pas.

Habitée à ces scènes, Anna le laissa dire, car elle avait déjà reçu une demi-douzaine de gilles pour s'être permis de répliquer dans des cas semblables.

— Je suis désolée, papa, dit-elle. Aussi c'est moi qui supporterai le dégât. Je vais chercher de la charcuterie et je la payerai sur ma bourse particulière.

Il n'en fallut pas davantage pour calmer l'ivrogne, lequel ne donnait même pas à sa fille de quoi le nourrir selon ses prétentions à la bonne chère.

— Pour ta punition, Nana, dit-il, tu payeras une bouteille de cacheté. Le troquet d'en bas a reçu du beaujolais, je n'te dis que ça ; rien que d'en parler, ça me fait venir l'eau à la bouche. Tu payeras une bouteille, Nana ?

Elle était rouge de honte. Le seul soutien qu'elle eût dans la vie, c'était cet abject ivrogne, qui lui mendiait une bouteille de vin, qui lui absorbait les trois quarts de son misérable gain d'ouvrière, et dépensait ses appointements au café, à jouer et à boire jusqu'à deux heures du matin.

— Oui, papa, répondit-elle.

— Nana, tu es une chouette fille ; tu feras le bonheur de ton mari et tu adouciras les vieux jours de ton père.

Ce n'était pas la première fois, depuis quelque temps, que Charvet tenait à sa fille des propos de cette nature : avait-il donc un parti en vue pour elle ? Pendant le dîner, il se montra plus aimable que d'habitude.

— Je ne devrais boire que du beaujolais, dit-il en vidant la bouteille : ça me pousse à la gaieté, tandis que la bière me disloque l'estomac et me rend l'humeur noire. Il est vrai que j'en bois beaucoup, de bière. Devine, Nana, combien j'ai sillé de bocks, hier soir, de dix heures à deux heures du matin ? Devine voir ?

— Mais, papa, répondit-elle d'une voix mal assurée, tu ne devrais pas me raconter ces choses-là...

Une lueur de colère passa dans les yeux de l'ivrogne. Il ne sentait que trop, au fond de son reste de conscience, combien le reproche était mérité. Anna s'attendait à une explosion de rage ; mais le père se contenta de serrer les poings et de se pincer les lèvres. Il était visible qu'il faisait un effort pour ne pas se laisser dominer par ses nerfs. Le repas était terminé.

— Y a-t-il encore de la goutte ? demanda Charvet.

— Non, papa ; tu as vidé le carafon hier soir et tu m'as dit : "N'en rachète pas avant la semaine prochaine, je bois bien assez comme ça hors de la maison."

— C'est vrai, c'est vrai, on dit ces choses-là quand on les pense, mais on ne les pense pas deux fois de suite.

Il tira péniblement de son gousset une pièce de dix sous, et, la jetant sur la table :

— Va chercher un quart d'eau-de-vie, à deux cinquante ; tu ajouteras la différence ; je n'ai pas de monnaie. Et puis, ce soir, on fuit la poule au bouchon, et ça tombe, les sous ! L'autre jeudi, j'en ai été de mes quatre cinquante. Ce soir, j'espère tout ratisser ; je me sens la main sûre ; gare au bouchon ! Va Nana, la charcuterie a besoin d'être arrosée avec du raide. Et puis, nous avons à causer, et moi je n'aime pas à bavarder sans m'humecter les lèvres.

Et, pendant qu'Anna prenait le carafon dans le buffet, il attaqua, d'une voix enrouée, un refrain qui se terminait ainsi :

Boissonnons, boissonnez,
Et piquons-nous le nez.

De quoi pouvait-il avoir à lui parler ? Anna se le demandait en descendant l'escalier.

— Il aurait bonne envie, pensait-elle, de se débarrasser de moi, pour se griser à son aise. Au besoin, il me ferait épouser le premier goujat venu ; car il ne connaît que des piliers de café, des propres à rien.

Et la conclusion naturelle fut :

— C'est-y malheureux d'avoir un père comme ça ! vaudrait bien mieux n'en avoir jamais eu !

(1) Commencé dans le numéro du 3 septembre 1898.

Pour préserver et guérir tous les Rhumes, Maux de Gorge et Altérations de la Voix, etc.

Prenez les **BONBONS DE PIN PARFUMÉ**

Céleste Produits Français, commandés par l'Académie de Paris et toutes les Grandes Pharmacies.